

LE JARDIN DE WINTER

VALERIE FRITSCH

LE JARDIN DE WINTER

roman

Traduit de l'allemand (Autriche) par
TATJANA MARWINSKI

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DU MINISTÈRE DE LA CULTURE AUTRICHIEN.

Titre original :
Winters Garten

© Suhrkamp Verlag Berlin, 2015.
All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2017.

I.S.B.N. : 978-2-7529-1073-8

«En me rappelant aujourd'hui ma prime jeunesse, je n'aurais d'autre choix (quelques rares aspects mis à part) que de prendre pour un autre le garçon que j'étais, s'il n'y avait pas la chaîne des souvenirs.»

ERNST MACH

*«Every night and every morn
Some to misery are born.
Every morn and every night
Some are born to sweet delight.
Some are born to sweet delight,
Some are born to endless night.»*

WILLIAM BLAKE

La communauté du jardin

C'est dans un immense jardin qu'Anton Winter, fils de luthier, grandit, à une époque où la naissance déterminait encore la destinée. La communauté du jardin avait été fondée jadis par des fils d'entrepreneurs et des naturopathes, des ascètes aux lèvres minces et quelques érudits, des paysans et des femmes de haute stature portant des chapeaux de paille, alors que l'État se délitait, que la ville était un lieu de désolation et les hommes si désespérés qu'ils ressentaient le besoin de revenir à la nature pour s'y régénérer. Les dames étaient assises entre des plants de rhubarbe et de fraisiers tandis que les messieurs se penchaient par les fenêtres de la maison pour cueillir les fruits des arbres. Les enfants couraient nus sur cette terre qui appartenait à tous et, le soir venu, on dînait les pieds dans l'herbe. Si, au début, une idée unique avait réuni des individus aussi différents que le jour et la nuit, plus tard ce furent les nombreuses idées venues se greffer à la première qui causèrent la dispersion du groupe : tandis que les uns condamnaient le progrès, les autres fustigeaient la stagnation.

Lorsque Anton Winter vint au monde, la communauté d'origine s'était désagrégée depuis longtemps et se trouvait réduite aux dimensions d'une grande famille aux contours flous, issue des amours d'antan et restée fidèle au jardin. On continuait à cultiver une ou deux parcelles, à entretenir

le jardin d'herbes aromatiques et le verger, mais beaucoup d'entre eux partaient travailler dans la ville en bordure de mer, qui paraissait bien lointaine aux enfants. Ceux à qui le travail à la ferme ne permettait pas d'assurer la subsistance faisaient chaque jour une heure de route, laissant derrière eux les montagnes qui rétrécissaient peu à peu, tandis que les prés se transformaient en un entrelacs de routes et que les irrégularités du sol disparaissaient sous une eau agitée. Ce trajet d'une heure reliait deux mondes si totalement opposés que, dans le jardin, on n'évoquait pas la ville et, dans la ville, on n'évoquait pas le jardin, comme si la chose était inconvenante. Les deux lieux constituaient des univers parallèles ; l'un n'était fait que de champs ou de montagnes que l'on retrouvait dans les visages anguleux de ceux qui y vivaient, tandis que, dans l'autre, le flux et le reflux de la marée effaçaient ces saillies et ces replis. Anton et les autres enfants étaient tenus à l'écart de la mer et de la ville, comme si l'on redoutait que ce spectacle pût les corrompre. Ainsi ils restaient seuls avec les anciens dans ce jardin, où ils disposaient de tout leur temps.

Ils étaient une vingtaine ou une trentaine, suivant l'heure de la journée, à vivre dans l'immense demeure ainsi que dans les deux bâtiments annexes. Entourés de prés, de champs et de forêts, loin des routes, un mystère pour leurs voisins, ils vivaient tellement à l'écart que l'on ne les voyait pas, nichés dans un jardin extravagant dont les bords se fondaient dans le paysage. Déjà vieille à l'époque où Anton était encore enfant, entre ferme et domaine, la bâtisse principale semblait singulièrement hors du temps avec sa façade jaune décrépite et sa véranda en bois, toutes deux recouvertes de vigne vierge, son grand portail, ses voûtes en berceau et sa toiture en croupe, et les histoires de ses habitants s'étaient déposées comme des sédiments sur les murs et le sol du jardin. Dans cette ruche où tout n'était que mouvement et changement, on allait, on venait, on prenait racine et on disparaissait. C'était un infatigable mouvement qui s'inscrivait

dans le chaos de la maison au rythme des allées et venues de ses habitants. Le jardin semblait une allégorie faite de vie et de mort et d'innombrables mystères ; les vieillards étaient assis sous les magnolias tandis que les enfants tenaient des corolles de lys contre leur oreille en écoutant attentivement, comme s'il s'agissait du pavillon d'un gramophone qui les appelait à de grandes aventures. Croissance et déclin se côtoyaient dans ce jardin où les hommes orientaient leurs chaises selon la course du soleil, comme les plantes, tournant leur visage vers la lumière avant d'incliner leur tête fatiguée quand venait l'obscurité.

Pour Anton Winter, l'enfance était remplie d'herbes hautes, de roses thé et de pommes vertes dans les arbres que l'on regardait avec tant de désir durant tout l'été qu'elles finissaient par rougir timidement. Les vieux et les malades restaient au domaine, et la lumière du soleil traversait leur peau diaphane jusqu'à toucher leur squelette quand ils étaient assis entre les campanules, si fragiles qu'ils semblaient être des leurs. La naissance imprégnait encore tous les os, si bien que la mort n'inspirait aucune crainte. Immense, l'univers se rengorgeait et les cieux filaient au-dessus des petites têtes jusqu'à ce qu'elles s'y fussent accoutumées. La nuit, les fleurs de lilas s'ouvraient par milliers et l'on croyait alors entendre un frémissement parcourir le jardin. Les enfants étaient perchés dans les magnolias sans penser à rien, et ainsi le monde entier leur appartenait. Ils chantaient comme des oiseaux dans les branches pour leurs grands-tantes et leurs grands-oncles, pour les nourrissons et les petits enfants que l'on posait près des anciens, dans la prairie obombrée par l'orée du bois. Les jours où ils devaient se faire couper les cheveux, ils pleuraient, agenouillés sur une chaise, en regardant tomber à côté d'eux les mèches que coupait leur mère à coups de ciseaux étincelants, tandis que les autres faisaient cercle autour d'eux et riaient. Tout avait sa place dans ce jardin. Rien, alors, n'était impossible. Le ciel était aussi éloigné que la lune.

Les tantes étaient assises près de la ruche avec des chapeaux grands comme des roues de charrette et buvaient du thé chaud au soleil. Les joues des femmes étaient douces comme du pain bénit et, lorsqu'elles riaient, de petits lacs s'y creusaient. Les chemises de nuit et les linceuls blancs flottaient sur les cordes à linge et les enfants se glissaient par en bas dans les étoffes gonflées par le vent pour jouer aux fantômes. Lorsque quelqu'un mourait, ils se réunissaient dans le jardin et levaient les yeux vers les étoiles, comme si, à travers la déchirure de la mort, ceux qui restaient pouvaient suivre du regard le voyage du défunt dans l'univers. On collait son oreille contre le sol pour entendre les morts et l'on frissonnait alors un peu. Rien n'avait plus l'odeur de la vie que la terre meuble des tombes fraîchement creusées en bordure du jardin, où, l'été venu, on passait en courant, pieds nus.

Les tombes étaient recouvertes de framboises qu'ils se fourraient mutuellement dans la bouche et qu'ils dévoraient avec avidité, comme s'ils voulaient devenir très grands, tandis que ceux qui l'étaient déjà ramenaient le soir l'arrière-grand-mère à la maison, la portant dans leurs bras comme si elle n'avait été qu'une simple bûche de bois. À force de jouer, on avait parfois les yeux vitreux et on était pris d'une fièvre qui obligeait à s'aliter, pendant que les autres continuaient à folâtrer dehors devant les fenêtres. Les enfants couraient la campagne des jours entiers, sans que quiconque s'en souciât. Qu'aurait-il pu leur arriver ? Il y avait là une entente tacite. Derrière les fenêtres commençait le monde, et derrière les clôtures attendait une destinée. Dans l'impatience des commencements, les jeunes étaient à la recherche de chemins où ils souhaitaient s'engager, tandis que les vieillards arrivaient en toute humilité au bout de la route qu'ils avaient jadis choisie. Les enfants étaient des enfants de paille lorsqu'ils couraient en été dans les prés, et quand ils se reposaient, ils étaient des fœtus couronnés de bois dormant dans les arbres, en gestation dans les

entrailles de la forêt où ils avaient pénétré. Lorsque l'heure était avancée, un kouglof tout chaud réchauffait les mains refroidies par une journée passée dehors, et des recoins de la maison montait une musique douce. Les anciens tenaient des violons sur leurs genoux comme des enfants, et ils en jouaient parfois sous la véranda, emmitouflés dans des couvertures, des verres remplis de jus de pomme et des assiettes pleines de tartines beurrées posées à côté de leur banc. Le soir venu, tous se retrouvaient là. Les mères berçaient leurs enfants au gré de la musique tandis que les pères les faisaient sauter en l'air en riant. Les adultes arrivaient en voiture de la ville et les enfants accouraient de toute part. Les chiens du domaine leur faisaient fête et léchaient le sang de leurs genoux écorchés. Assis dans le jardin, ils se racontaient leurs vagabondages et leurs errances, peu à peu calmés par la sérénité de leurs grands-parents qui se délectaient de leur fougue, jusqu'à ce que chacun trouve l'apaisement. Les oiseaux piaillards se tassaient à leur tour dans les arbres et s'endormaient, la tête glissée sous l'aile, muets comme des fruits, tandis que les fleurs se refermaient lentement et que le jardin devenait humide et sombre avec l'avancée de la nuit.

La maison était toujours remplie d'histoires que l'on racontait aux enfants au moment du coucher, de milliers de petits pas et de l'odeur aigrelette des linges imbibés de vinaigre dont on enveloppait les jambes douloureuses des malades. Les chevaux à bascule filaient tout harnachés dans la nuit, amis aussi fidèles que les chiens qui couraient dans les jambes des enfants. On posait son oreille contre la poitrine des chats endormis pour entendre battre leurs cœurs aussi fort que des petits tambours. Les femmes retiraient leurs bagues et leurs boucles d'oreilles et les déposaient d'une main blanche sur leur table de nuit. Une dernière fois, on remontait le zootrope pour les enfants, afin que les images des chevaux caracolant les entraînent dans le monde des rêves. Penchés au-dessus de la couche des

vieillards, on lissait d'un geste leurs rides, on refermait en souriant les livres que les frères Anton et Leander avaient cachés sous les rêches couvertures. Des années plus tard encore, Anton croyait se souvenir que sa mère dégageait le parfum d'un ange lorsqu'elle venait s'asseoir sur son lit pour lui donner un dernier baiser. Et il se souvenait de l'ombre qui se posait sur son visage juste avant que ses lèvres ne l'effleurent. Puis il n'y avait plus que la veilleuse allumée par les parents pour braver le paysage métamorphosé par la nuit, minuscule lampe dans la chambre des garçons, les ombres vacillantes des bougies et les éclats de voix des adultes qui montaient depuis la véranda. Ils reposaient là, la tête auréolée de leurs boucles soyeuses, et prêtaient l'oreille aux bruits étranges tout en fixant la parcimonieuse lumière jusqu'à ce que leurs paupières se ferment. Il faisait toujours bien chaud dans les lits. On dormait comme un mort et les nuits étaient si longues. On les aimait autant que l'on craignait l'obscurité. Se réveiller le matin, c'était grandir. Il semblait aux enfants qu'ils avaient poussé de quelques centimètres dans les couveuses de la nuit et qu'ils devaient à présent grandir au monde et étirer leurs membres pour que les corps s'épanouissent comme des fleurs qui, enroulées sur elles-mêmes, s'ouvrent aux premières lueurs du jour.

Les enfants reflétaient l'éternelle croissance dont tout le monde avait conscience. Les habitants du jardin élevaient leurs enfants en vue d'un avenir dont on prenait d'abord l'exacte mesure et qui grandissait ensuite en parfaite harmonie avec l'existence, un avenir enraciné dans les petits progrès d'hier et les grandes attentes de demain. Ils enfermaient des anges gardiens dans des médaillons et passaient ces chaînettes en or au cou de leurs enfants en un geste de bénédiction qui était à la fois une sentence. Ils s'exhortaient mutuellement à accomplir de grandes choses : grandir, grandir toujours plus. La grand-mère répétait sans relâche que l'avenir était fait d'une multitude de signes

prémonitoires qui ne cessaient de gagner en importance et dont la pertinence s'avérait rétrospectivement. Et le grand-père ajoutait que l'avenir était aussi la réalisation de tous les mauvais présages dont on n'avait jamais rien su, avant d'allumer sa pipe sous la véranda, comme s'il cherchait à se protéger derrière un nuage de fumée.

Anton était un enfant passionné autant par la vie que par la mort. Assis dans leur jardin, les habitants du domaine évoquaient souvent la mort, car comment l'aborder un jour en toute sérénité, si on la passait sous silence. Leur devise était la suivante : on ne peut accepter que ce que l'on est capable d'exprimer par des mots. Et Anton s'accoutuma vite aux changements inhérents à la vie. Que la nature fasse disparaître tout ce qu'elle a engendré, dans un verre d'eau, dans une tempête, en un seul hiver, voilà qui le fascinait. Que les personnes dans son entourage meurent ne le perturbait guère. La famille était suffisamment grande pour assimiler les disparitions et pour compenser chaque décès par une naissance, un mariage ou simplement une visite inattendue. Le monde se partageait entre tout ce qui était et tout ce qui serait. Lorsqu'il comprit cela, le garçonnet fut envahi d'un calme dont il ne se départit plus, et il devint un enfant sauvage et solitaire à l'excès qui n'avait cure de ce que pensaient les autres et qui observait d'un œil attentif le monde qui l'entourait. Il avait une véritable prédilection pour tout ce qui était vieux et allait le devenir. Il était fasciné par les défunts qui, au fil des années, étaient allongés, humides, sur leur lit de mort et auxquels sa mère fermait délicatement les paupières avant qu'on ne les enterre dans le jardin. Il aimait aussi être assis auprès des malades qui ne pouvaient plus quitter le jardin, et il les contemplait comme on contemple un ciel étoilé. Il considérait d'un air grave les femmes qui portaient en elles le fruit de leurs entrailles, comme sa grand-mère aimait à dire, et l'idée qu'une grosse pomme grandissait en elles le tracassait des étés durant. Souvent, lors de ses expéditions dans les bois, il trouvait des oiseaux

tombés du nid ou d'autres petites bêtes meurtries qu'il ramenait à la maison dans le creux de ses mains en formant une cage avec ses doigts, avant de les confier à son frère dont l'ambition était de les guérir. Leander se destinait à marcher un jour sur les traces du grand-père et à reprendre la pharmacie quand son oncle, qui la gérait actuellement, serait trop âgé et que lui-même aurait atteint l'âge voulu. Anton se contentait de s'asseoir, jour après jour, par terre à côté des boîtes et des nids improvisés, et de jeter un œil aux petites pattes et aux ailes dont les os se ressoudaient grâce à Leander, tandis que les animaux effrayés le fixaient de leurs yeux muets. Pour lui, toute forme d'altération était un signe de distinction. Il aimait la singularité et sa vulnérabilité. Il aimait la déficience, l'endroit par où s'exhalait la guérison et par où entraient un présent éternel. Son frère frottait, comme le lui avait appris le grand-père, les oiseaux malades avec du vinaigre de rose et les enduisait d'onguent à la camomille qu'il allait dérober dans l'armoire à pharmacie du bureau.

Tandis que son frère traversait l'existence avec les mains imbibées de vinaigre pour réparer ce qui était défaillant, Anton errait de par le monde et recueillait les avortons et les chefs-d'œuvre de la Création. Il était captivé par l'harmonie des minéraux et la géométrie de la croissance dont l'ordre n'était bouleversé qu'à de rares moments. Les étagères de la chambre d'enfant étaient remplies de dépouilles de serpents, qui, pitoyables comme des maisons abandonnées, avaient honte d'être devenues trop exiguës pour leurs occupants. La pièce était remplie du parfum boisé, animal et sucré de la chevelure infantine et laiteuse des deux frères. Par terre, pépiaient les poussins malades, leurs petits protégés, dont les yeux erraient dans l'obscurité de la nuit comme des feux follets. Les crânes de minuscules animaux sauvages étaient posés sur le papier à dessin et les cahiers d'école en guise de presse-papiers. De grands coquillages à l'aspect étrange, que le grand-père avait rapportés d'une excursion en ville, ornaient le rebord de la fenêtre. Dans ses poches, Anton

transportait un morceau de résine durci, lisse comme du verre, sur lequel on distinguait, en le tenant à la lumière, la trace des doigts. Autour du cou, il portait le collier que sa grand-mère lui avait fait avec ses dents de lait : à chaque fois que les enfants en perdaient une, ils la lui apportaient, et elle l'enfilait sur un fil aussi fin qu'une toile d'araignée, qu'elle leur accrochait autour du cou et qu'ils portaient jusqu'à ce qu'ils aient perdu toutes leurs dents.

En été, quand les tomates séchaient au soleil sur les rebords des fenêtres, Anton aimait rester dans la fraîcheur du cellier où la grand-mère conservait, dans la partie supérieure de l'étagère, à côté des meules de fromages et du jus de sureau, les récipients contenant les fausses couches qu'elle avait faites au cours de sa vie, ces embryons qui étaient sortis trop tôt de son ventre et dont elle ne voulait pas se séparer. Ses petits-enfants ne les regardaient que lorsqu'il s'agissait de montrer qui était le plus courageux, mais Anton, lui, traînait souvent seul dans le cellier. Heure après heure, l'enfant demandait à tous ceux qui passaient de le soulever pour qu'il puisse les contempler, et quand les adultes étaient trop occupés, il grimpait tout seul en cachette sur les étagères. Pour les protéger de la lumière, les six bocalaux étaient recouverts d'étoffes noires, comme les accessoires d'un tour de magie. Anton Winter plissait les yeux et il soulevait l'un après l'autre les voiles, retenant sa respiration comme un magicien. Sous les étoffes sommeillaient des univers fantastiques faits de tissus et de cellules nerveuses, des créatures enveloppées d'une chair molle et humide, transparente, au travers de laquelle on pouvait regarder comme par une fenêtre. Il régnait dans le cellier une lumière diffuse. Les minuscules corps avaient l'éclat blanc de la lune. Ils flottaient dans du formol et remontaient, en état d'apesanteur, jusqu'au couvercle des bocalaux. Sur des étiquettes à confiture, la grand-mère avait noté de sa main l'année de leur conception et la date de leur perte. Anton s'agrippait aux étagères comme à une échelle et,

sur la pointe des pieds, les yeux écarquillés, il comparait ce qu'il voyait avec ce qu'il avait vu dans les atlas d'anatomie humaine du grand-père. Il y avait des corps à peine plus larges qu'un doigt et de la taille d'un hippocampe, et aussi un minuscule être humain qui, somnolant derrière le verre, tenait son poing serré contre sa poitrine, comme si son cœur devait continuer à battre. Leurs yeux étaient noirs ou transparaissaient derrière leurs paupières fermées, comme s'ils étaient encore en vie et rêvaient. Des veines rouges arborescentes se dessinaient à l'intérieur de leur crâne translucide. Ils étaient les représentants fossilisés d'un peuple primitif sur qui le temps n'avait pas d'emprise. Ils étaient des montres en sommeil. Ils étaient les pèlerins inengendrés du monde, morts longtemps avant que la naissance et le destin ne puissent les affecter, et ils souriaient de ce sourire propre à ceux qui sont sur le point de se réveiller.

Pour Anton Winter, ces petites morts représentaient un havre de paix bienvenu dans cette maison et ce jardin qui, jour pour jour, fourmillaient de vie, et il passait ainsi infiniment de temps en compagnie de ces créatures sous verre. Il les contemplait de près.

Quand on est enfant, on attend souvent, et on attend beaucoup de la vie. Quand on est enfant, on a un temps indicible pour contempler le monde. On le parcourt à tâtons, éveillant les objets à la vie. Notre savoir ne sera jamais plus aussi étendu qu'à cet âge, et jamais plus on n'attendra autant de l'existence. Jamais plus on ne jettera un regard aussi dénué de vanité sur les choses qui nous entourent. Nos yeux sont des planètes dont la gravitation aspire les images de l'éther. Jamais plus les petites choses ne susciteront d'aussi grands espoirs. Bien plus tard, Anton aura l'impression que les années de son enfance n'avaient été qu'une longue attente et une croissance silencieuse, quelques étés brûlants et quelques ciels froids en hiver – et toujours ces yeux grands ouverts, auxquels le monde ne pouvait échapper.

La pharmacie des grands-parents avait été reprise par leur cadet, l'oncle d'Anton, quand le trajet quotidien vers la ville et le port était devenu trop pénible pour eux. Il leur arrivait d'y faire encore un tour, ils se coiffaient alors de chapeaux à bord plat et tranchant comme des lames de rasoir, rendaient visite à leur fils à la pharmacie et regardaient avec stupéfaction la mer poissonneuse comme s'ils avaient oublié qu'elle existait, tant ils étaient accoutumés au jardin et aux paysages qui l'entouraient. La ville leur semblait à présent froide et sombre, trop peu de verdure, envahie par les ancrs et les joueurs de trompette, avec ses rangées de maisons à l'infini, ses entrepôts, et la mer, menaçante. Depuis qu'ils étaient vieux, elle n'était plus à leur mesure. Les grands-parents semblaient avoir oublié qu'ils y avaient travaillé jadis, comme tant d'autres le faisaient aujourd'hui. Depuis longtemps déjà, elle était devenue pour eux une aventure dans laquelle ils se lançaient et de laquelle ils revenaient le soir, les cheveux ébouriffés par le vent et collés par le sel, dont les enfants humaient l'odeur avec délices à chaque étreinte.

Le port, qu'ils aimaient encore longer, enserrait la ville comme une boucle ou une bordure de pierre. Au large, les mâts des bateaux oscillaient comme des aiguilles de balance. À hauteur des brise-lames ils s'arrêtaient, épuisés, s'asseyaient les jambes ballantes sur les constructions en béton, parlaient de leur fils, avec lequel ils avaient pris un rapide café, debout à côté des grandes étagères dans l'arrière-boutique de la pharmacie, avant qu'il ne disparaisse à nouveau entre les pommades et les boîtes à pilules, et ils se sentaient tout petits. Les deux vieillards plongeaient leur regard si profondément dans l'eau et levaient la tête si haut pour voir les porte-conteneurs dans les chantiers navals, qu'ils devaient retenir leurs chapeaux. Ils observaient les ribaudes hautes en couleur qui assiégeaient les endroits où se reposaient les matelots, et les cuisiniers des restaurants en

bordure des quais qui jetaient dans l'eau des miches de pain entières, sur lesquelles fondaient les mouettes pour s'envoler ensuite en louvoyant, alourdies par leur butin. Ils se tenaient par les hanches, le nez au vent. Tout en marchant, ils mangeaient de fines tranches de poisson assaisonnées de sel et de sucre, emballées dans du papier journal. Ils se promenaient sur le môle et achetaient des sachets de poudre pétillante sucrée pour les enfants restés à la maison. Lorsqu'ils flânaient sur les grandes et belles avenues, ils admiraient en passant les vitrines des pâtisseries comme on regarde la télévision, mais en passant devant les tristes friches industrielles, ils pressaient le pas. Puis ils retournaient au jardin, heureux et soulagés. Ils s'asseyaient comme de coutume avec les autres sous les arbres, arrangeaient des herbiers, prenaient plaisir à élever des poules blanches du Sussex et s'occupaient ensemble des plates-bandes de lys et des plantes médicinales du jardin de simples, qu'ils employaient pour fabriquer en hiver des remèdes naturels.

Le soir, quand Anton venait s'asseoir sur les genoux de sa grand-mère, il sentait son odeur un peu minérale, mélange d'herbe amère et de beurre froid. Elle se lavait les cheveux avec du vinaigre et du jaune d'œuf pour qu'ils brillent. La grand-mère passait ses journées à enfouir dans la terre, de ses doigts noueux, des bulbes et des oignons, et le soir elle frictionnait ses mains gonflées avec du jus de citron et du suif de bœuf avant d'enfiler des gants de laine blancs qui faisaient frissonner le grand-père quand il sentait leur frôlement dans le lit. Debout dans le vent chaud, le grand-père taillait les buissons et la vigne qui poussaient autour de la maison et auxquels les enfants aimaient venir s'accrocher comme des singes. Puis il fumait une fine cigarette qu'il tenait dans une main sans lâcher de l'autre son sécateur rouillé qu'il faisait claquer dans l'air du soir jusqu'à ce que l'obscurité fût trop dense pour être cisailée. Au moment de la floraison, l'air était saturé de parfums singuliers et de milliers d'insectes qui s'élevaient dans un murmure.